

Aux portes de l'enfer : Sudbury dans l'imaginaire littéraire

Normand Renaud

Number 69, November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, N. (1992). Aux portes de l'enfer : Sudbury dans l'imaginaire littéraire. *Liaison*, (69), 20–22.

Aux portes de l'enfer : Sudbury

RARES SONT LES VILLES auxquelles la littérature a daigné reconnaître une personnalité, conférer une présence mythique, ou simplement emprunter une atmosphère. Pourtant, Sudbury peut revendiquer l'honneur de figurer sur la mapemonde de l'imaginaire littéraire. Il existe en effet, dans nos lettres, un esprit sudburois, porté par un ensemble d'oeuvres plus étendu qu'on le croit... et aussi dures qu'on le craint.

Comme premier précurseur, on pourrait désigner Frédéric Romanet du Caillaud¹. De sa correspondance du début du siècle, on a relevé ce trait de plume : «Je n'ai rien vu de plus lugubre que ce village minier. Est-ce ici les portes de l'enfer ?»² La métaphore est classique. Et la question est rhétorique, pour qui a vu couler la *slag* et frissonner certains paysages ravagés à l'époque de la coupe à blanc, des brumes sulfureuses, bref du capitalisme sauvage. Elle donne le ton à nombre de descriptions dantesques et d'atmosphères de désolation qui composeront plus tard l'espace littéraire sudburois.

La préhistoire littéraire sudburoise compte aussi quelques récits de voyage de lettrés venus visiter les jésuites d'ici. Chacun y va de sa description plus ou moins apocalyptique du paysage sudburois³. La mieux tournée est celle d'un historien local.

Les alentours de Sudbury donnent l'impression d'une vaste mer de roches fondues que de puissantes lames de fond auraient jadis soulevée en tous sens. (...) Au fond des gorges minuscules, de minces ruisseaux fangeux se filtrent, tout mouchetés de sable roux et, selon l'abondance des eaux

*et des saisons, soupirent, hurlent ou jasant discrètement. (...) Par-ci, par là, comme des squelettes, de grands troncs de pin pleurent aux vents ou dorment d'un sommeil de mort. (...) Ce sauvage décor créé par des monts sculptés, par la morsure des gaz, forme un royaume de Vulcain. (...) [Des] fourneaux géants vomissent des flammes d'enfer et des odeurs sulfureuses picotent les narines et saisissent à la gorge. Tous les alentours enfumés, empestés, jettent un linceul écarlate, se reflétant jusqu'au zénith.*⁴

Il faut répliquer, avec emphase et véhémence, que Sudbury a beaucoup reverdi au fil des ans et que la ville présente bien des panoramas autrement souriants. Mais les poètes, romanciers et dramaturges (comme les journalistes de passage) retiennent à juste titre l'image des paysages ravagés qui environnent la ville. Même si les nouvelles technologies du reverdissement devaient un jour effacer toutes les traces, on ne devra jamais oublier cet abominable affront de l'industrie à la nature.

Dans l'imaginaire littéraire, Sudbury figure donc comme «porte de l'enfer», frontière éprouvante, lieu-limite littéraire, ville dure où l'on affronte quotidiennement l'humiliation familière, l'inculture besogneuse, le désespoir séducteur. Sudbury place le personnage littéraire devant trois choix : se perdre comme en exil, se préserver et fuir, ou s'enraciner et combattre.

La voix de l'exil est celle, par exemple, du poète québécois Gilles Hénault, dont le séjour à Sudbury dans les années cinquante lui a manifestement inspiré ce texte, intitulé comme il se doit, *Exil*.

Les paysages parallèles des rocs et des vies bousculées, des sables et des heures périssables dérivait au fil du souvenir. Les cheminées, les fumées masquaient un soleil de nickel, un rêve de naissante lune ou de mourante planète. C'est en vain qu'on épelait feuille à feuille une végétation brûlée. (...)

Étrange, ô étrange étranger dont la face charbonneuse s'abolit dans la mine malgré le regard cyclopéen des lampes. Cette vie de bitume, quel coup de grisou projettera soudain à ciel ouvert ses membres arthritiques, ses fossiles incrustés dans les strates crayeuses, ses filons disjoints et la lente poussée aveugle de ses galeries labyrinthiques ?

Pour d'autres, le Collège du Sacré-Coeur a fait office d'hôtel des exilés, d'antipode des hauts-fourneaux ou de terminus du départ.

*À Sudbury, au milieu de cette ville et de cette campagne dévastées, parmi les îlots, qu'étions-nous, avec nos Cornelle et nos Claudel, sinon des exilés sur cette terre (...) Dans ces conditions, le paysage représentait l'harmonie totale du néant. Notre collègue reposait sur cet étang comme une île de vie. (...) Lorsque les lumières s'éteignaient (...) et que le grand animal, dans sa condition de blessé, plongeait dans le sommeil, la ville s'enfonçait dans son marais. Seule, au loin, l'immonde flamme des hauts fourneaux inondait le ciel noir de ses reflets d'orange et d'or. Nous dormions. Cette bête ne dormait jamais.*⁶

Ce collégien avoue ne jamais avoir eu en huit ans l'idée d'explorer le quartier avoisinant du collège, le Moulin à fleur. Un



Jean Éthier-Blais : notre collègue [du Sacré-Coeur] reposait sur cet étang comme une île de vie.

de ses confrères qui l'a osé en a remporté un complexe linguistique.

Le programme était (...) le suivant : ne jamais prêter le flanc à l'assimilation aux Franco-Ontariens (...) c'était facile, je n'avais qu'à tenir à distance toute expression du cru (...) il me fallait faire preuve d'ingéniosité : le peanut butter pouvait devenir du beurre de pinottes, au restaurant je commandais à la waitress anglophone des chips and gravy, mais je racontais avoir mangé des patates frites à la sauce brune (...) J'avançais mes pions avec précaution, j'avais affaire à forte partie (...) les Francos du Moulin à fleurs souffraient d'un complexe d'infériorité.⁷

Décidément, les belles âmes comprennent mal ce qui attache le petit peuple sudburois à son enfer. «Qui dira leur détresse ?» se demande le collégien de tout à l'heure, en sommant les archéologues chinois du troisième millénaire de venir déterrer ce secret⁸ Mais d'autres écrivains n'ont pas attendu. Ils ont fouillé l'âme de Sudbury et en ont rapporté des épopées de lutte ouvrière, des images d'espérance familiales, des chants de résistance.

La résistance est ici une défense passive, un enracinement têtu, une survivance entêtée de lichen subarctique. Ses armes (que les poètes, surtout, ont bien affilées) sont l'humour noir, la dérision de l'*American Dream* et la lucidité au cœur de la déchéance ambiante : *Sudbury / dans ma torpeur / dans Sudbury / je pisse dans un banc de neige / pendant qu'une Stratocaster / crie son blues dans la nuit / pour des siècles et des siècles / rire noir / pris dans la gorge /*

d'une saison d'enfer / qui ne finit pas de finir⁹.

L'enfer sudburois est un destin collectif, une solitude multipliée par le silence et la froidure : *Sudbury samedi soir / Ici / où la parole danse avec le silence, la parole au / fond d'une bière au fond des mines au fond des / bouches. / (...) / Ici / c'est Sudbury et dehors il fait trop froid pour / être cute. / (...) / Waitress ! / Service !... / Une ronde pour la table ! / C'est Sudbury samedi soir / et t'es notre seul espoir¹⁰.*

On y partage une condition en désespérant d'en partager pleinement la solidarité ou d'en extraire l'amour : *Je me réveille au son de ma voix qui soupire ton / nom dans l'oreiller sale de l'aube. / Je me réveille au creux de la distance, je me réveille / à Sudbury, dans la lumière de ton absence. / Je me réveille au son d'une pelle qui gratte la neige / et tout recommence¹¹. saut des toasts / lumière verte / autobus gronde / homme fait claquer son journal / chien aboie / et Sudbury / se remet à ramper¹².*

Le fléchissement de solidarité, le défaut d'amour guettent même les personnages les plus militants, tels les mineurs de l'époque de la syndicalisation représentés dans la pièce **Nickel**. L'homme des mines doit se faire une carapace; sa femme finit par se la souhaiter.

J'aimerais mieux ça que vous attendre. J'aimerais mieux ça que vous regarder sortir, comme des somnambules, en rangs serrés, une masse d'hommes qui sort du trou, avec leur silence enfoui sous la crasse, enfoui sous la terre qui leur pèse dessus, à longueur de jours, à longueur d'années, à longueur de vie.

Oui j'aimerais mieux ça descendre... pour ne plus y penser.¹³

La tentation de fuir, jamais très lointaine, surgit de la moindre beauté du paysage d'enfer. Un des mineurs de **Nickel** rêvera un soir des mouettes, de la mer et des merveilles du monde, le regard perdu dans le rougeoiement ironique de la slague. Il aurait pu se perdre tout aussi bien dans la grisaille de novembre, «sur le bord du lac Ramsey» quand le soleil du dimanche après-midi glisse dans l'horizon comme un feu de grasse rouge, comme une porte de prison qui referme, comme le rideau d'une création collective obscure intitulée «été» dont tout le monde a vu des bouts mais que personne ne rappelle et le ciel n'arrête pas de partir; au fond, je peux pas le blâmer.¹⁴

Mais le thème sudburois de l'action syndicale a parfois des moments plus souriants.

En quelques heures Sudbury avait été rebaptisé «Strike-town» – Grèveville – dans tout le Canada. Jamais on n'avait vu pareil mouvement de grève fait de calme et d'euphorie tout à la fois. Événement sans précédent, le monde était content de faire la grève. De dire non aux patrons, de faire ce qui leur plaisait, de se battre pour leur cause. «Maudit, qu'on était ben!»

Tout le monde, tous les secteurs économiques étaient de la partie. (...) Tout le monde voulait, voulait, voulait, voulait. (...) La docilité n'était de mise nulle part.¹⁵

Car la personnalité littéraire de Sudbury puise aussi dans l'histoire de son syndicalisme militant. Sudbury a donc pu



Je me réveille à Sudbury dans la lumière de ton absence

fournir la toile de fond d'une mythique grève générale aux états d'âme de Médéric, un activiste célèbre mais vieillissant qui doit lutter maintenant contre sa fatigue et son fardeau de déceptions.

Les écrivains et artistes d'ici n'ont donc pas fui devant la douleur de la condition sudburoise. C'est ainsi qu'ils ont pu entreprendre de transformer cette ville, voire de transformer tout l'Ontario français.

À l'hégémonie clérico-nationaliste (...) succédait la laïcisation des structures et la distanciation d'avec le Québec (...) un esprit d'urbanisation qui pour lors, avec la contre-culture, rejoignait les jeunes franco-ontariennes.

Aux portes de l'enfer, une littérature s'est enracinée; elle s'est engagée, puis s'est imposée.

*Sudbury (...) serait de 1969 à 1974, le lieu d'où irradieraient ses métamorphoses.*¹⁶

En effet, quand une journaliste québécoise a voulu faire enquête sur la «révolution tranquille des Franco-Ontariens», elle a consacré tout son ouvrage à Sudbury¹⁷.

Inscrire Sudbury dans la littérature, c'est faire acte de résistance. C'est prendre le parti de la pertinence, du courage et de l'engagement des lettres là même où elles sont le moins bienvenues.

Le littéraire s'est toujours réfugié dans le camp de la résistance, pour obtenir la libération de l'homme. Chaque oeuvre qui a compté et compte est une protestation, tributaire des problématiques d'une époque et d'un contexte, problèmes multiples auxquels un auteur a été confronté, qu'il a introjectés, et qui ont rencon-

*tré chez lui des points vulnérables d'espérance et d'angoisse.*¹⁸

Les quelques exemples retenus dans cet article en raison de leur mention explicite du nom de Sudbury sont à compléter par la lecture de l'ensemble des oeuvres, notamment celles de la collection littéraire des éditions Prise de parole.

L'espace littéraire sudburois est le théâtre d'une expérience humaine riche et variée, qui ne se limite certainement pas aux thèmes évoqués plus immédiatement par le nom de «capitale mondiale du nickel». Aux portes de l'enfer, une littérature s'est enracinée; elle s'est engagée, puis s'est imposée. Le paysage ravagé de Sudbury est la contrée du courage.

NORMAND RENAUD

Notes

1. Ce comte français rêvait d'attirer à Sudbury du capital français pour bâtir une grande fonderie. Dès 1902, il y est venu acheter d'importants terrains, que sa succession a perdus faute d'avoir payé les taxes. Aujourd'hui, les seules traces de ses ambitions sont une petite grotte mariale et quelques noms de rue français. Ses écrits publiés ne sont pas littéraires; plutôt des pages d'histoire catholique édifiante et des prospectus de géologue-spéculateur.

2. Lettre de Frédéric Romanet du Caillaud à son épouse, le 14 juin 1902. Citée par Lorenzo Cadieux, s.j., *Frédéric Romanet du Caillaud, «comte» de Sudbury*, Montréal, Bellarmin, 1971, p. 68.

3. Joseph Houyoux, *Routes canadiennes* '49, Trois-Rivières, Éd. du Bien public, 1950, notam. pp. 69-78, rapporte sans rire que «l'atmosphère (...) demeure néanmoins, paraît-il, l'une des plus propices à la santé et à l'éclat de la peau». Paul Doncoeur, «La Survivance française au Canada», *Études*, fév. 1931, notam. pp. 400-401, y voit «l'image la plus approchée des pires terrains de la guerre», enchaîne en évoquant comment «on s'est battu avec les autorités anglaises pour sauvegarder la langue française. Guerillas, grèves...» et conclut fièrement que la région est désormais «marquée du bistre français». À qui connaît le roc noir de Sudbury, ces métaphores plairont par leur humour involontaire. Merci à M. Yves Lefier,

professeur à l'Université Laurentienne, de m'avoir indiqué ces ouvrages peu connus.

4. Lionel Séguin, *Historique de la paroisse de Chelmsford*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, 1948, dans Yolande Grisé, *Pour se faire un nom*, Montréal, Fides, 1982, p. 112.

5. Gilles Hénault, *Voyage au pays de mémoire*, (1962), dans *Signaux pour les voyants*, Montréal, Hexagone, 1972, pp. 136-137. Merci à Robert Dickson, professeur à l'Université Laurentienne, pour cette référence. Dans la catégorie des exilés, on peut signaler aussi Béatrix Beck, *Noli*, Paris, Sagittaire, 1978, notamment pp. 78 ss. Sudbury y apparaît sous le nom fictif de «Mandrak». Des professeurs de la Laurentienne se souviennent du passage de cette Française à l'université dans les années 1970.

6. Jean Éthier-Blais, *Le Seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac, 1992, pp. 14-15.

7. Jean Forest, *Le Mur de Berlin, P.Q.*, Montréal, Quinze, 1983, pp. 126-127. L'ensemble de ce curieux roman-essai sur la langue est l'avenant de l'extrait.

8. Jean Éthier-Blais, *op. cit.*, pp. 12-13.

9. Michel Dallaire, *Cinéma muet*, Sudbury, Prise de parole, 1989, p. 11.

10. Patrice Desbiens, *Sudbury*, Sudbury, Prise de parole, 1983, p. 10.

11. *Ibid.*, p. 22.

12. Jean Marc Dalpé, *Et d'ailleurs*, Sudbury, Prise de parole, 1984, p. 15.

13. Jean Marc Dalpé et Brigitte Haentjens, *Nickel*, Sudbury, Prise de parole, 1984, p. 43.

14. Robert Dickson, *Abris nocturnes*, Sudbury, Prise de parole, 1986, p. 20. Le même lac avait inspiré en 1942 un sonnet bien classique. «Lac si beau dans la nuit, où les heures si brèves / T'apportent avec moi un bien heureux repos, / Garde en toi le mystère et la fraîcheur des eaux; / En toi je reviendrai pour y puiser mes rêves». Léo-Paul Demers, «Lac Ramsey», dans *l'Ami du peuple*, Sudbury, 6 sept 1942, p. 5. Cité par Yolande Grisé, *Des mots pour se connaître*, Montréal, Fides, 1982, p. 30.

15. Daniel Poliquin, *Temps pascal*, Montréal, Pierre Tisseyre, p. 139.

16. Fernand Dorais, *Entre Montréal... et Sudbury*, Sudbury, Prise de parole, 1984, p. 9.

17. Sheila McLeod Arnopoulos, *Hors du Québec point de salut ?* Montréal, Libre expression, 1982, 287 p.

18. Fernand Dorais, *Témoins d'errances en Ontario français*, Hearst, Le Nordir, 1990, p. 137.